

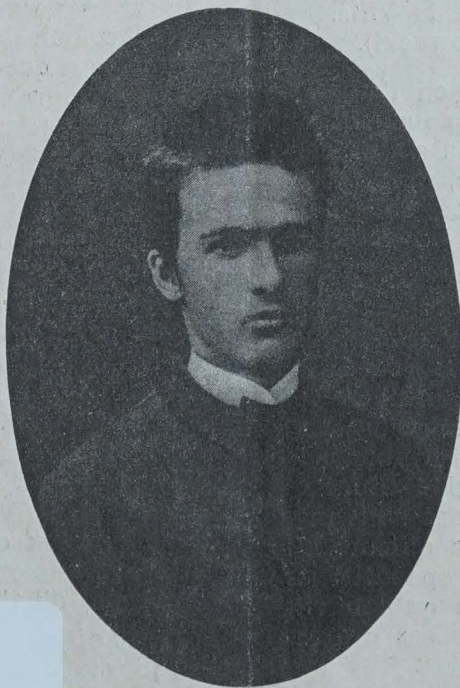


NOTRE POLOGNE



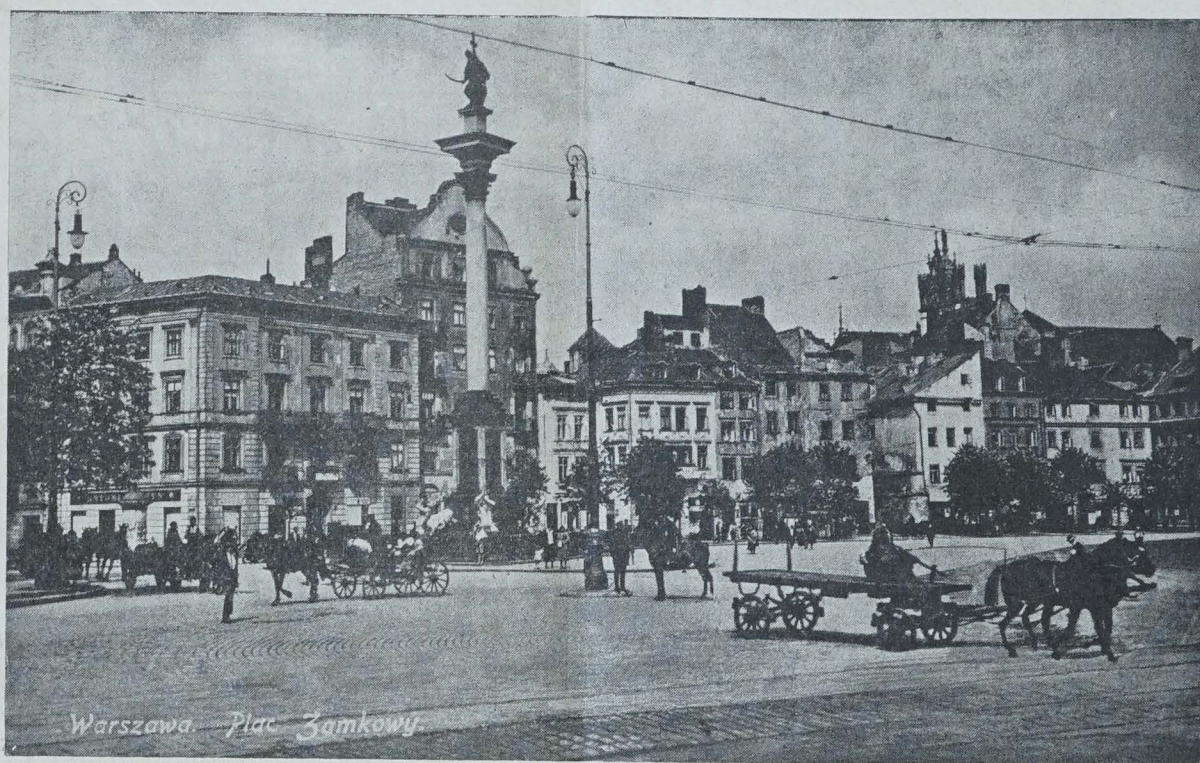
REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice	<i>Rédaction et administration</i>	Abonnements
ROSA BAILLY	LES AMIS DE LA POLOGNE	France : 3 fr. par an
	16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5 ^e)	Pologne : 2 zlotys
	Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96	
	Téléphone : Odéon : 62-10	



LE MARÉCHAL PILSUDSKI QUAND IL ÉTAIT LYCÉEN

La Colonne de Sigismond



Il y a une colonne à Varsovie
Sur laquelle s'arrêtent les grues voyageuses.
Quand elles rencontrent son front au milieu des nuages,
Tellement elle semble loin des hommes et si haute !
Derrière cette colonne, teinte d'un brouillard d'arc-en-ciel,
Se dresse la trinité des tours brillantes de Saint-Jean.
Plus loin la rue sombre, et au fond de la rue, grise
Dans la perspective grise apparaît la Vieille Ville.
(Slowacki).

La colonne de Sigismond a été érigée en l'an 1643 par Ladislas IV, fils de Sigismond III. La hauteur du monument tout entier est de 20 mètres. La statue elle-même, coulée dans du bronze, et dorée, représente Sigismond III tenant dans une main l'épée, dans l'autre une croix. Sur le piédestal se trouvent des tablettes de bronze avec des inscriptions latines.

La colonne de Sigismond a subi de nombreuses réparations et de nombreuses transformations. Elle a surtout beaucoup souffert pendant l'invasion suédoise, quand les boulets faillirent la démolir. En 1655 le roi Charles Gustave, qui occupait Varsovie, voulut se débarrasser d'un monument dont les inscriptions le blessaient et qui lui rappelaient sa véritable situation en Pologne. Sous prétexte que ce monument était mal placé, il donna l'ordre de le transporter ailleurs. Il espérait que la colonne serait détruite pendant le transport. Mais, malgré la somme élevée qu'il offrit, personne ne voulut se charger d'exécuter ces ordres. De cette façon, la colonne fut sauvée.

Une autre fois, en 1711, les Polonais faillirent perdre ce monument pendant le séjour du tsar Pierre le Grand à Varsovie. Auguste II qui reçut son hôte avec magnificence, lui offrit la colonne. Par bonheur on ne put trouver de machines capables de l'emporter.

En 1854 on ajouta aux pieds de la colonne les tritons qui ont été enlevés récemment.

La colonne de Sigismond qui n'est pas cependant d'une grandeur extraordinaire, fait toujours une grande impression sur l'esprit populaire. Pendant longtemps on raconta qu'elle reposait sur d'énormes tuyaux de fer et que les verrous d'un de ces tuyaux se trouvaient dans une maison proche de la colonne. Mais des fouilles entreprises montrèrent la fausseté de cette supposition. Une autre légende, qu'on rencontre dans les livres, mais qui est peu connue du peuple, est celle de l'épée. Il paraît que dans les temps de grande misère et de grands revers, l'épée s'abaisse, ou se lève. C'est arrivé une fois déjà, il y a environ cent ans. Comme il se rendait à la messe chez les Bernardins, un certain patron vit un jour avec effroi Sigismond III lever le bras et frapper avec son épée dans la direction des quatre points cardinaux. A cette nouvelle, tous les habitants de Varsovie accoururent pour voir de leurs propres yeux ce phénomène ; mais la statue était de nouveau immobile et l'épée seule était un peu plus soulevée que d'habitude.

C'est ainsi, d'après la légende, que cette épée prédit les jours de malheur et d'affliction.



Le Pèlerinage du 21 Mai à Montmorency

Ces mots résument pour moi toute l'histoire et la vie de l'émigration polonaise en France.

Après l'insurrection du 29 novembre 1830 et le douloureux exode de 1831, deux héros polonais, le général Kniaziewicz et l'illustre patriote et écrivain Niemcewicz, fuyant l'inique et farouche répression de la Russie, arrivèrent à Paris, et, dans leurs promenades autour de la capitale, ils découvrirent le petit village de Montmorency qui leur parut si joli, au milieu de sa forêt, qu'ils résolurent d'y vivre et d'y rester après leur mort.

Quand mourut Niemcewicz, le général Kniaziewicz acheta dans le petit cimetière de Montmorency une place pour y mettre le corps de son ami, et une autre à côté pour lui-même, afin qu'ils ne fussent point séparés dans la mort.

Ces deux tombes furent visitées par les émigrés polonais, beaucoup voulurent reposer auprès de ces deux grands patriotes.

Le corps de l'illustre écrivain polonais Mickiewicz y demeura plusieurs années, puis il fut transporté dans la Mère Patrie.

Peu à peu le cimetière de Montmorency devint un cimetière vraiment polonais.

Une messe était dite chaque année, le 21 mai, dans l'église du village à l'intention des exilés décédés, elle était suivie d'une visite au cimetière.

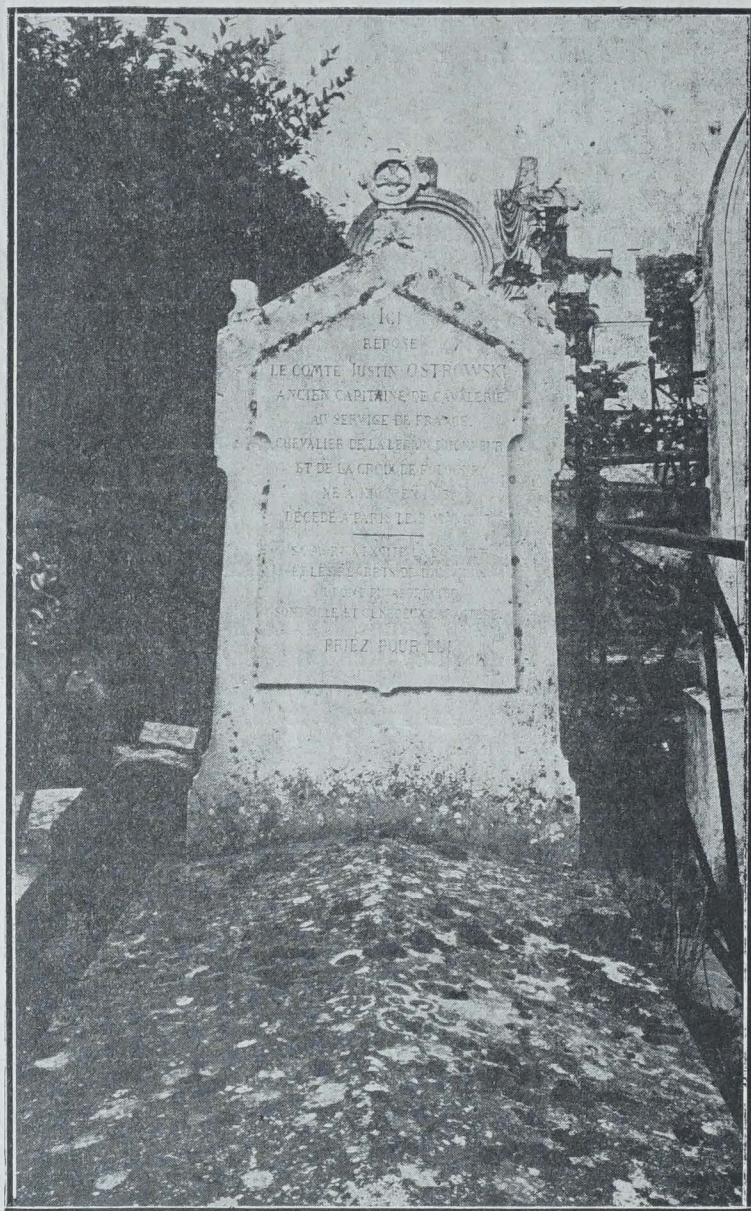
Telle est l'origine du pèlerinage de Montmorency.

Bien que le 21 mai fût consacré au souvenir des morts, ce n'était point un jour de deuil et de tristesse, mais plutôt l'occasion de glorifier les défenseurs et les héros de la Pologne.

Quand j'étais petite fille, le pèlerinage de Montmorency était pour moi une fête : mes oncles, mes tantes arrivaient de Bretagne pour se joindre à nous. Il me semble qu'autrefois il faisait toujours beau ce jour-là ! C'était le printemps, la campagne était verte et fleurie. Nous partions de bonne heure par la gare du Nord... après avoir franchi l'active banlieue parisienne, nous traversions de délicieux pays. Après Enghien, le train grimpa péniblement la colline sur laquelle est bâtie, dans un joli style gothique, la petite église de Montmorency ; elle apparaissait et disparaissait à nos yeux selon les contours du chemin... Enfin nous arrivions dans une charmante gare toute fleurie, nous traversions le pays pour nous rendre à l'église. Là, sur la belle et large terrasse qui l'entoure, les pèlerins polonais, venus souvent de lointaines provinces, se retrouvaient comme dans leur petite patrie. Papa reconnaissait ses condisciples de l'École Polonaise, maman ses amies de pension de l'Hôtel Lambert... De vieux messieurs polonais venaient nous saluer, un peu essouffés par le chemin montant, mais toujours vigoureux, alertes et affables.

De la terrasse de l'église nous dominions un magnifique panorama de forêts, de vertes prairies, de jardins, de cerisiers en fleurs, de toits rouges, de petits clochers ; et au loin, à l'horizon, Paris s'estompait, dominé par ses tours et ses clochers scintillant dans le soleil.

La messe était chantée en polonais, puis un orateur montait en chaire, Il exaltait les vertus de nos pères,



leur patriotisme, et nous promettait, au nom de la Justice Divine, la résurrection de la Pologne... Alors nous entonnions tous ensemble l'hymne religieux et national « *Boze coś Polske !* », qui se termine par cette invocation patriotique et douloureuse « Seigneur, rends-nous la Patrie ! Rends-nous la liberté ! ». Avant de quitter l'église, nous nous inclinions devant les belles statues couchées de Kniaziewicz et de Niemcewicz, que protège et bénit l'Ange de l'Espérance ; puis devant le buste de l'illustre prince Adam Czartoryski, grand patriote et protecteur des émigrés. Dans l'église, deux tableaux de marbre portent les noms des princesses Aimée et Isabelle Czartoryska ; ils sont les souvenirs reconnaissants des élèves de l'Hôtel Lambert à leurs bienfaitrices.

Au cimetière, des discours étaient prononcés sur les

tombes, en polonais. Je ne comprenais pas encore le polonais ; mais les syllabes dures qui se heurtaient, les consonnes adoucies qui suivaient parlaient à mon imagination comme un langage dont mon cerveau aurait déjà reçu l'empreinte. En écoutant les discours, je voyais les héros qui dormaient sous mes pieds, luttant pour délivrer leur patrie tant aimée, j'entendais le bruit du canon, la marche des insurgés, les attaques... et puis le désespoir de l'exil, mais avec le rayon d'espérance qui ne s'est jamais éteint dans les cœurs polonais.

Je suivais les paroles de l'orateur avec tant d'émotion et d'intérêt, qu'une dame française, placée près de moi, me demanda intriguée, le sujet du discours : je le lui résumai en quelques phrases, bien que je n'en eusse pas compris un seul mot !

Nous déposâmes des fleurs sur les tombes. Je réservais les miennes pour le tombeau de Claudia Potocka, qui est auprès de celui de son oncle, le général comte Zamojski. Cette grande dame, ardente patriote, avait tout sacrifié pour la Pologne dont elle porta toujours le deuil dans l'exil.

.....
Puis nous allions déjeuner, les uns près de la gare, les autres à l'Ermitage où se trouvait le petit chalet habité autrefois par Jean-Jacques Rousseau, acheté plus tard par le compositeur musicien Grétry, qui y mourut.

Après un gai repas, nous, les enfants, nous montions à ânes et nous chevauchions, selon le bon vouloir de nos bêtes sur la route d'Enghien ou par les chemins de la forêt, non encore lotis.

Nous revenions tous pleins d'entrain, de courage, de foi et d'espérance.

Plus tard, ma joie d'enfant fut mêlée de tristesse.

Je compris mieux les douleurs de l'exil. Quelles avaient dû être les souffrances, les privations des proscrits polonais ayant tout sacrifié à la patrie, arrivant en France sans ressources, sans famille, dans un pays accueillant, sans doute, mais dont la plupart ne connaissaient pas la langue ; incompris aussi de tous ! Quel courage, quelle foi, il leur avait fallu pour lutter contre la misère, le désespoir, pour conserver dans les plus humbles situations la noblesse de leur nom, l'élévation de leur esprit et de leur cœur, pour se faire enfin de chaque Français un admirateur, un ami, devenu aussi, grâce à eux, l'ami de la Pologne ! Et ils étaient morts sans revoir la Patrie. Et puis le nombre des tombes augmentait, celui des pèlerins diminuait...

Mais un jour, jour de triomphe et de joie ! La Pologne vivait ! La Pologne était libre et ressuscitée ! De quel « Te Deum » de reconnaissance retentit la petite église de Montmorency ! Quel avenir de gloire, de prospérité, de paix et d'union nous fut promis du haut de la chaire pour la Patrie reconstituée !... Hélas ! ceux qui l'avaient connue, ceux qui l'avaient le plus aimée n'étaient plus de ce monde pour voir leurs espoirs, leurs rêves réalisés !

.....
Un jour, le 21 mai, l'église de Montmorency fut de nouveau remplie comme aux premiers temps du pèlerinage ; toutes les places étaient prises, tous les vides comblés ! Mais ces nouveaux arrivants nous étaient inconnus. C'étaient de jeunes Polonais venus de leur pays, non point comme les proscrits d'autrefois, mais librement, pour demander à la France de leur faire connaître par l'étude le secret de sa science, de son art.

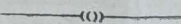
C'était la Pologne nouvelle !

Marthe PIEDZICKA.



NOS AMIS DU LYCÉE DE WAGROWIEC

Joyeuses Coutumes



Il y a en Pologne une coutume très originale le lundi de Pâques. Le matin, alors qu'on n'a pas encore ouvert les yeux, on est réveillé brusquement par un verre d'eau froide qui vous est versé sur la tête ; et si l'on a envie de se fâcher et de punir le coupable, il faut y renoncer ; on ne provoque autour de soi que des éclats de rire ; le plus sage est de se soumettre de bonne grâce à cette vieille coutume, appelée « dyngus ».

Que de personnes se sont creusé la cervelle pour essayer de trouver les origines de ce dyngus ! Cet usage est si ancien qu'aucun livre n'en fait mention.

Le chroniqueur Kitowicz nous raconte que dans les temps passés, parfois dans une joyeuse réunion, on s'aspergeait mutuellement avec de l'eau ; cela se pratiquait dans la meilleure société ; les laquais apportaient de grands récipients pleins d'eau, et chacun, dames et seigneurs, y puisait et en inondait son prochain des pieds à la tête.

De nos jours, le « dyngus » se pratique souvent avec un simple petit flacon de parfum. Qui sait si cette habitude ne remonte pas aux temps de Jérusalem, ainsi que semble le supposer ce même Kitowicz. Les croyants se réunissaient alors dans les rues et parlaient de la résurrection de Jésus-Christ. Les juifs ne considéraient pas d'un bon œil ces attroupements et pour les disperser les aspergeaient d'eau.

Cela prouve que le spirituel moyen inventé par le maréchal Lobau pour se rendre maître des émeutes et qui a eu tant de succès, n'était somme toute qu'un vulgaire plagiat.

Une autre version pour expliquer le « dyngus » est celle qui le rattache à l'introduction du christianisme en Pologne, aux temps où l'on immergeait dans l'eau les masses de néophytes qui se faisaient baptiser. On pourrait citer encore bien des explications, mais aucune n'est satisfaisante.

Tout à fait par hasard, en lisant les récits du célèbre voyageur anglais Symes datés de 1795, je suis tombé sur une description minutieuse du « Dyngus ».

Cette cérémonie se pratiquait en Birmanie le 12 Avril — c'est-à-dire le dernier jour de l'année d'après le calendrier birman — afin de laver toutes les impuretés subies pendant l'année qui venait de finir ; en général c'était la femme qui aspergeait l'homme, mais ceux-ci pouvaient user du droit de représailles.

Il y a de grands liens de parenté entre les habitants de l'Hindoustan et les Slovènes et cette coutume en ajouterait un de plus ; le rapprochement est encore plus évident si l'on se rappelle que chez les anciens Slovènes le printemps marquait le début de l'année.

Les paysans, chez lesquels les traditions se conservent le plus fidèlement, se livrent ce jour-là à des scènes très amusantes autour du puits. Les valets de ferme guettent depuis le matin les jeunes filles, quand



DYNGUS
Composition de Stryjenska.

elles vont puiser de l'eau ; ils en choisissent une plus spécialement comme victime et l'inondent d'eau à grands seaux ou même la trempent tout bonnement dans l'étang en partie recouvert parfois de glace.

Dans les villes, toujours ce fameux lundi de Pâques, on va à « Emmaüs », en souvenir de l'apparition de Jésus-Christ à ses disciples.

Pour les Cracoviens, Emmaüs c'est Zwierzyniec. Chaque habitant s'y rend à pied, ou en voiture, ou à cheval ; on arbore le nouveau chapeau, la dernière toilette. Zwierzyniec n'offre rien d'élégant, aussi de là la plupart des promeneurs se rendent-ils sur le « Kopicz (Tumulus) de Kościuszko » d'où l'on jouit d'une vue admirable sur la Vistule et les forêts environnantes.

Le mardi de Pâques a lieu près de Cracovie la fête dite des « manchettes » (Rękawki) ; elle ne commémore aucun événement religieux, et se déroule près de la tombe de Krakus, célèbre chef qui vivait il y a des siècles et des siècles ; certains historiens supposent même que ce monument a été élevé en l'honneur d'Hercule. Une véritable foule envahit ce jour-là cet endroit et parvenue au sommet de cette petite colline, elle s'amuse à lancer en bas des œufs, des petits pains, des noix, des brioches ; c'est un prétexte à scènes comiques, à culbutes et à luttes sans fin pour essayer de rattraper toutes ces friandises. On explique cette coutume par la légende qui raconte que la terre qui a servi à élever la tombe du grand Krakus a été apportée dans des manches. Cela ne parlerait guère en faveur du sens pratique des anciens Polonais ; ils auraient mieux fait de se servir des larges basques qui caractérisaient leurs costumes d'alors que de leurs manches étroites !...

A la recherche du Printemps



L'hiver était si pénible et si long que le magnanime Brillot, roi des Gnomes, était gelé sur son trône. Sa tête blanche était argentée de givre ; de sa barbe pendaient des stalactites ; des grappes de glace donnaient à ses sourcils hérissés un aspect farouche et terrifiant ; sur sa couronne, au lieu de perles, étincelaient des gouttes de rosée congelée, et les vapeurs de son haleine tombaient en flocons de neige sur le mur de cristal de sa grotte. Les fidèles sujets du Roi, les gnomes agiles, s'emmitouflaient comme ils pouvaient dans leurs manteaux rouges et leurs grands capuchons. Plusieurs d'entre eux s'étaient préparé des pelisses et des jaquettes de pommes de pin, d'amadou, de fin poil d'écureuil, de mousse brune et verte ramassée en automne dans la forêt, et même de plumes perdues par les oiseaux qui se dirigeaient vers la mer.

Mais le roi Brillot ne pouvait se vêtir si pauvrement ni si vulgairement. Hiver comme été, il était obligé de porter une robe de pourpre, qui depuis des siècles servait aux Rois des Gnomes, et qui était déjà bien râpée ; le vent y passait en sifflant. Jamais, même au temps de sa fraîcheur, elle n'avait été trop chaude, car elle était faite de la toile de ces petites araignées rouges, qui filent au printemps sur les plates-bandes, et elle avait à peine l'épaisseur d'une pétale de pavot.

Le gros Roi tremblait à faire pitié, en soufflant dans ses mains, rigides à ne pouvoir tenir le sceptre.

(Le roi Brillot se décide à envoyer sur la terre un des gnomes, qui recherchera le Printemps. Il désigne pour cette expédition le savant Baliverne, son chroniqueur. Baliverne est un gnome charitable, mais vaniteux. Les compliments lui font tourner la tête. Sa science, toute livresque, lui cache la réalité).

Il était assis comme toujours, devant son énorme livre, où il écrivait tout ce qui s'était passé, depuis les temps les plus anciens, dans le royaume des gnomes ; l'endroit d'où ils étaient venus, quels rois ils avaient eus, à qui ils avaient fait la guerre, et quelle fortune avait été la leur. Ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, il l'inscrivait minutieusement, et ce qu'il n'avait ni vu ni entendu, il l'inventait si joliment ! A tous ceux qui lisaient son livre, le cœur se gonflait de plaisir.

Lui le premier avait démontré que les gnomes, à peine hauts comme le pouce sont en réalité des géants ; ils ne se rapetissent que pour employer moins de drap pour leurs manteaux et leurs jaquettes, car tout est bien cher à présent !

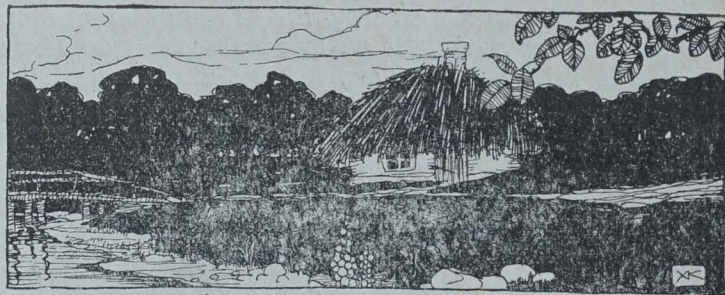
Les gnomes étaient fiers de leur chroniqueur. Dès qu'ils trouvaient quelque mauvaise herbe, ils en faisaient une couronne et la lui mettaient sur la tête, si bien qu'à la fin, toutes ces couronnes, en frottant les

rare cheveux qui lui restaient, l'avaient rendu chauve comme un genou.

Baliverne se répara tout de suite à son excursion. Il apporta un grand pot, de l'encre la plus noire et une grande plume d'oie qu'il dut porter sur l'épaule, comme un fusil, car elle était lourde. Il s'attacha au dos ses gros livres, il releva son manteau avec une ceinture de cuir, mit son capuchon sur sa tête, puis enfila ses gros sabots, alluma sa longue pipe et le voilà prêt à se mettre en route. Ses fidèles compagnons prirent tendrement congé de lui ; ils n'étaient pas sûrs qu'il ne lui arriverait pas quelque mésaventure sur la terre, et ils doutaient de le revoir encore.

Le roi Brillot, lui-même, dans sa bonté, voulut l'embrasser, car il le tenait en grande considération pour son savoir, mais il ne put remuer, ses vêtements gelés étaient rivés au trône.

Alors, du haut de sa majesté, il abaissa son sceptre sur la tête du savant, et lorsque celui-ci lui baisa les mains, du visage du Roi glissèrent quelques perles claires, qui tombèrent sur le parquet de cristal avec bruit : c'étaient les larmes gelées du bon Roi. Le trésorier Petit-Sou les ramassa aussitôt, et, les mettant dans une cassette précieuse, les porta au Trésor.



(Baliverne, après des recherches infructueuses, s'avise de mesurer le chemin déjà parcouru sur terre par le Printemps, au moyen d'un globe terrestre qu'il va lui-même confectionner).

Il trouva bientôt un peu de chaux, et il en fit une boule. Il la porta avec beaucoup de peine sur une colline. Avec une aiguille tombée d'un sapin, il commença à y dessiner les terres, les mers, les montagnes et les fleuves, jusqu'à ce qu'il eût figuré toute la terre. Mettant alors ses grosses lunettes, il y chercha le chemin du Printemps.

Déjà, de la colline, la brume était tombée dans la vallée, au-dessus de laquelle elle tournoya un moment comme un blanc linon. Puis elle couvrit les masses de la forêt d'un voile bleu léger, et elle se dispersa dans les gorges. Les prairies, les champs, les bosquets et les chênaies apparurent nettement dans la lumière dorée du soleil.

Alors, du sud de la colline surgit une belle jeune fille qui bénissait la terre de ses mains étendues. Elle allait nu-pieds, et sur ses pas rayonnaient des marguerites et des pensées. Elle marchait sans bruit, et autour d'elle, l'air résonnait de chants d'oiseaux et de battements d'ailes. Son visage était brun comme la terre

fraîchement labourée ; partout où elle passait se réveillaient les couleurs et les arcs-en-ciel. Elle tenait les yeux baissés et de ses cils s'échappaient des rayons d'azur.

C'était la Fée du Printemps.

Elle passa si près de Baliverne qu'elle l'effleura d'un pan de sa robe de toile, agité par la tiède haleine du vent. Autour de lui se répandirent les parfums des violettes tressées dans les cheveux clairs de la Fée. Mais le docte chroniqueur était si bien plongé dans ses calculs pour savoir quand et par quel chemin le Printemps devait venir dans le monde, qu'il ne la vit pas du tout. Il huma simplement le frais et suave parfum des violettes et, courbé sur son gros livre, il écrivit avec soin la conclusion de ses calculs.

Voici quelle était cette conclusion :

Le Printemps ne viendra jamais en ces lieux ; il a perdu son chemin, il est resté outre-mer, et ne pourra pas revenir.

Les observations étaient les suivantes : les rossignols et les alouettes ne chanteront plus, ils sont enrôlés ; le croassement des corbeaux sera l'unique chant du monde ; toutes les graines des fleurs ont été jetées par le vent dans des précipices sans fond ; ni les roses, ni les lys, ni les pommiers des champs ne fleuriront plus.

De ses calculs résultait aussi que l'aurore s'était éteinte, que le soleil était devenu tout noir, que le jour se changerait en nuit, et que les champs, au lieu de se couvrir d'herbes et d'épis, seraient ensevelis sous une neige éternelle.

Il écrivait ces mots en s'enveloppant de la fumée de sa grande pipe, gonflé de l'orgueil d'être un tel savant et un tel prophète, lorsque s'approchèrent de la colline trois énormes frelons noirs, dorés et velus. Ils se pour-

suivirent dans l'air bleu, et choisirent pour cible la tête chauve et luisante de Baliverne. Ils l'avaient déjà encerclé une fois, deux fois, trois fois, en bourdonnant d'une grosse voix, mais le savant, tout occupé de son livre, ne s'en était pas encore aperçu.

Comme il mettait le point final à sa prophétie, pan ! quelque chose le frappe à la tête. Pan ! une seconde fois ! Pan ! une troisième fois ! une quatrième fois.... une dixième....

Baliverne cria bien fort, s'imaginant que la terre s'écroulait. Il laissa sa pipe s'échapper de sa bouche, jeta sa plume et sauta de côté, en renversant son énorme encrier sur le précieux livre.

Des ruisseaux noirs dévalèrent sur les pages fraîchement écrites. Baliverne en fut cloué à terre.

Perdus, ses prophéties ! Perdus, ses calculs !

Tout le livre était inondé d'un fleuve d'encre !

Que faire à présent ? Avec quoi retourner chez le Roi ?

Il avait si bien mené ses déductions, avec tant d'ingéniosité, et voilà que tout était anéanti !

Il se tordit les mains, le déplorable chroniqueur, car dans sa subite épouvante, toute sa sagesse l'avant abandonné.

A présent, il ne savait plus si le Printemps était venu ou non....

Il resta ainsi jusqu'à midi ; il resta ainsi jusqu'au soir.

Au crépuscule brillèrent les premières étoiles ; le parfum des fleurs s'exhalait des champs et des prairies. La belle jeune fille était parvenue à la lisière du bois, et sous son pied nu fleurissait le premier muguet.

Marie KONOPNICKA.

Lecteurs, Amis, Collaborateurs

LES JOLIES LETTRES

Charlotte Moulinas va rougir de fierté en apprenant que sa lettre (accompagnant un don aux chômeurs polonais) aura les honneurs du Bulletin Officiel de l'Instruction publique de Pologne...

Une vingtaine d'élèves du Lycée de Deblin ont écrit autant de lettres à notre Directrice. En voici une : « Très chère Madame, je suis élève de 2^e classe au Lycée. J'apprends le français, et je vous aime beaucoup, Madame, parce que vous travaillez pour ma patrie. Notre professeur, M. Babiniç, m'a raconté beaucoup de votre travail pour l'amitié franco-polonaise. Ayez la bonté, Madame, de nous écrire quelques mots. Votre petite amie qui embrasse de tout son cœur. »

Du cœur, les Polonais n'en manquent certes pas ! Notre Directrice n'a qu'un regret, c'est de ne pouvoir embrasser ses enfants chéries que par écrit...

Maintenant, goûtez ce style alerte : « Madame, tout ce qui vit dans ma classe lit : « Notre Pologne ». Un jour, j'entre, et qu'est-ce que j'entends ? Tous les amis me crient : Fais ce que tu veux, Joseph, mais nous voulons lire : l'Histoire de Pologne, de Mme Rosa Bailly ». Et Joseph Madanowski, du Lycée Poniatowski à Lowicz, s'est empressé de nous la demander, dans cette lettre qui n'est pas traduite du polonais, mais bel et bien écrite en français.

De même, celle-ci, adressée aux Collégiennes de Chalon-sur-Saône :

« Chères amies, nous avons été bien touchées de recevoir vos gentils cadeaux. Ils nous ont plu beaucoup ces jolis portraits de Jeanne d'Arc, ces dessins de fleuves et ce magnifique dessin à la plume de Kosciuszko. Mais ce sont les poèmes qui nous ont mis en extase. Ils sont très beaux, et nous vous prions, chères petites amies, de dire à votre ancienne camarade Mademoiselle Madeleine Pauthey que nous avons été heureuses de pouvoir lire les poèmes sur la Pologne écrits par une Française car ceci nous a dit que nous avons en France de vraies amies de notre Patrie qui comprennent si bien son âme. Nous vous remercions également de l'histoire de Jeanne d'Arc et des chansons bourguignonnes qui nous ont bien intéressés.

Nous lisons avec passion les magnifiques légendes de France que nous devons à votre générosité si touchante. De notre côté veuillez vous accepter un album des vues des Tatry (ce sont des montagnes très pittoresques au sud de la Pologne). Prochainement nous vous enverrons une carte géographique de la Pologne avec l'aigle blanc de la Pologne et des armoiries de Varsovie et de Cracovie. Vous avez écrit qu'en France c'est déjà le printemps. Nous vous envions car chez nous cette année il tarde à venir. Une de mes camarades a fait un cartable aux couleurs françaises dans lequel nous mettrons tous vos charmants envois.

« Je vous embrasse, mes chères amies, au nom de mes camarades.

« Lojla SMOLINSKA. »

APPRENEZ LE POLONAIS

Voulez-vous que nous apprenions aujourd'hui à conjuguer quelques verbes ?

Kochać : aimer. J'aime, *kocham*. Tu aimes, *kochasz*. Il ou elle aime, *kocha*. Nous aimons, *kochamy*. Vous aimez, *kochacie*. Ils ou elles aiment, *kochają*.

Spiewać : chanter. Je chante, *śpiewam*. Tu chantes, *śpiewasz*. Il ou elle chante, *śpiewa*. Nous chantons, *śpiewamy*. Vous chantez, *śpiewacie*. Ils ou elles chantent, *śpiewają*.

Vous pouvez conjuguer de même : *Mieszkać*, habiter. *Czytać*, lire. *Trzymać*, tenir. *Otwierać*, ouvrir. *Zamykać*, fermer.

Le verbe avoir, *mieć*, se conjugue de la même façon. J'ai, *mam*. Tu as, *masz*. Il ou elle a, *ma*. Nous avons, *mamy*. Vous avez, *macie*. Ils ou elles ont, *mają*.

Nous pouvons maintenant essayer de faire quelques phrases :

Matka, la mère. *Kocham matkę*, j'aime ma mère. *Ojczyzna*, la patrie. *Kochacz ojczyznę*, tu aimes ta patrie. *Piosenka*, une chanson. *Śpiewa piosenkę*, il chante une chanson. *Książka*, un livre. *Otwieramy książkę*, nous ouvrons le livre. *Szafa*, l'armoire. *Zamykacie szafę*, vous fermez l'armoire. *Lawka*, un banc. *Trzymają ławkę*, ils tiennent le banc.

LES TOURISTES

A ceux qui veulent aller en Pologne, des indications et des publications sont offertes par les « Amis de la Pologne ».

CE QU'IL FAUT LIRE

Capitaine J. A. SAUZEY. — *La Pologne par l'Image* (Société française de librairie « Gebethner et Wolff », 123, Bd St-Germain, Paris). 138 illustrations très belles et très bien commentées. 25 francs.

PRIMES A NOS ABONNES

Nous offrons à chacun de nos abonnés une publication sur la Pologne :

ROSA BAILLY : *Petite Histoire de Pologne*.

MICKIEWICZ : *Pages Choisies*.

FREDRO : *Trois Médecins pour un Malade*.

PIERRE GARNIER : *Copernic*.

ROSA BAILLY : *Histoire de l'Amitié franco-polonaise*.

MARIE KONOPNICKA : *Terre-à-terre et Mariette*.

SIEROSZEWSKI : *A la lisière des forêts*.

J.-P. DEBUS : *De Lille à Varsovie*.

Indiquer l'ouvrage choisi en envoyant l'abonnement.

NOS CARTES POSTALES

Pour voir un peu la Pologne, avant de faire le voyage, achetez nos cartes postales :

Série I, 12 cartes en noir : 1 fr.

Série II, 10 cartes en bistre : 1 fr. 50
(plus 0 fr. 15 pour frais d'envoi)

NOTRE INSIGNE

Pour mettre à votre boutonnière, un très joli insigne a été exécuté sur les dessins des élèves de l'Ecole Bouille, après concours.

Il représente un aigle blanc et doré sur fond rouge, en émail et métal. (Premier prix : Stephen Bourgoignon)
Prix de l'insigne : 3 fr. (par poste recommandée 3,75)

Nous vendons au profit des Sans-Travail Nos Timbres-Vignettes

Pour montrer la Pologne à nos correspondants : achetez et collez sur vos enveloppes et votre papier à lettres, nos belles vignettes.

Deux séries de vignettes de vingt sujets chacune (grands hommes, monuments, paysages, etc.)

La série : 1 fr. (avec les frais d'envoi : 1 fr. 25).

Faites abonner vos parents à la Revue

Les Amis de la Pologne

— Mensuelle — 32 pages richement illustrées — 10 fr. par an —

